Villes et Villages de Chez Nous

Misserghin

Le voyageur, quittant Oran pour se rendre à Misserghin emprunte la route nationale suivant les pas des soldats de Bugeaud qui tracèrent cette voie. Presque à mi-chemin, au point le plus élevé de la route, il peut alors faire halte à l'ombre de la randonnière, à proximité de la ferme Sainte-Anne. Le spectacle qu'il contemple nous a été décrit au début de la IIIème République par un religieux, le Père Abram : "Au nord, l'œil contemple avec ravissement le mont Sainte-Croix (Santa-Cruz) si intéressant depuis qu'on y a construit Notre-Dame du Salut qui arrêta les ravages du Choléra en 1849. La vierge colossale qui surmonte la grande tour de la chapelle regarde la France, on la regarde avec elle, et l'on salue avec amour la Patrie. A ses pieds, la ville d'Oran est assise sur le bord de la mer, de cette mer qu'on a tant de fois traversée et qui réveilla tant de souvenirs. Le regard tournant au sud contemple la Montagne des Lions célèbre par ses carrières de marbre. En descendant ses pentes on voit les nombreux villages fondés en 1848. En inclinant vers le Sud, on voit le long ruban du chemin de fer qui fuit vers Alger. Enfin le Grand Lac se déroule sur une longueur de 40 kms. En plein mois d'août, cette immense salière, d'une blancheur éblouissante paraît au spectateur une vaste plaine de neige qui défie les ardeurs du soleil. Par delà, le Petit Atlas dresse ses cimes pittoresques, dont la silhouette se dessine sur le fond d'Azur du beau ciel d'Afrique et l'on s'arrête à contempler le ravissant et grandiose spectacle". Ainsi commence le mémoire de maîtrise de Mme Annie BLANC, effectué sous le direction du Professeur Xavier YACONO et déposé à l'Université de Toulouse-Le Mirail. C'est de cet ouvrage remarquable que nous tirerons l'essentiel de cet article en regrettant de ne pouvoir tout citer.

Le nom de Misserghin, déformation du mot berbère M'esghrin ou Mserr'im se traduit par "coins brûlants" et certes, les étés de la guerre passés à la ferme de mon père et qui m'ont laissés de merveilleux souvenirs ne démantaient pas cette appellation !

La région fut occupée dès la préhistoire et les nombreuses grottes ont livré les fers de lance, des pétoncles, des silex. Plus tard, lors de l'occupation romaine, Misserghin se trouve sur le passage d'une ancienne voie romaine, longeant la Sebkha. Dans une propriété proche du centre existe toujours un bassin romain en service pour l'irrigation des terres. Non loin, on a découvert un fragment de tombe en terre cuite et des tronçons de canalisation en poterie. Les archéologues ont conclu à l'existence d'un centre romain : Gilva Colonia. Les invasions arabes des 7ème et 11ème siècles balayèrent les traces de la présence romaine mais les indigènes d'origine berbère conservèrent leur caractère ethnique et ne s'assimilèrent jamais complètement aux envahisseurs.

En 1507, les espagnols subirent une "héroïque défaite" contre les Mores à Misserghin : Le combat et le massacre furent affreux. Francisco de la Cueva écrit que dans ce village "on voit beaucoup d'arbres fruitiers, de caroubiers, de dattiers". La plaine entourant la Grande Sebkha était habitée par deux tribus makhzen; C'était des tribus fidèles aux turcs, donc au bey, forces de police et de razzias, "sorte de gendarmerie de mercenaires, payés en terres" et chargés de lever l'impôt sur les tribus raïas. Elles ne payaient que de très faibles impôts. Dès le début de la pénétration française, ces tribus recherchèrent notre appui et s'opposèrent à Abdelkader. Elles étaient semi-nomades, et surtout pasteurs. Le blé et l'orge étaient cultivés en quelques endroits et surtout par des khammes. Les terres étaient propriétés collectives des tribus.

Le lieutenant de Senneville atteste le campement de l'Armée française à Misserghin en 1833. Le Lieutenant Gouraud envisage l'établissement d'un poste pour défendre les tribus alliées. Bugeaud organisa cette installation dans les ruines de la maison du Bey Osman, et rétablit l'acqueduc. Les ruines sont relevée et un fort y est installé, puis durant l'hiver 1836-37, le 47° et le 1er de Ligne construisent un fortin en étoile relié au fort. Le camp des Spahis est peu éloigné. L'ordre est donné par Bugeaud aux soldats de bâtir des maisons, de faire des jardins et de la culture : C'est la première colonie militaire. Mais la situation foncière n'est pas claire et ce sera un échec. Mais la présence du Camp des Spahis suscite la formation spontanée d'un hameau qui deviendra plus tard un Centre de Colonisation. Paul Bellat écrivait en 1955 dans "Cent ans d'Algérie" (Editions Debresse) "A Misserghin on installa dix sous-officiers de Bugeaud, dix alsaciens protestants, dix alsaciens israélites, dix italiens, dix Mahonais. Comme essai de fusion de races, ce n'était pas mal, encore qu'aucun d'eux ne sut distinguer un chou d'une pastèque !". Le village devait être implanté à proximité du camp militaire; c'était compter sans le notaire André Lajoulet et son neveu Théodore qui créèrent d'innombrables difficultés au point que l'on préféra déplacer le village sur la rive droite de l'oued Misserghin où il se trouve toujours. Finalement l'arrêté de création du village fut signé le 25 novembre 1844 par le Général de La Moricière. L'installation des premiers colons commence en 1846. Ils souffrirent cruellement les deux premières années. Le problème de l'eau est crucial : elle n'arrive qu'au vieux Misserghin. Il n'y a qu'une source à 5 kms du village. Enfin en 1846 on découvrit dans une grotte une source importante qui fut canalisée entre 1847 et 1853. En juin 1846, 25 colons sont installés et 20 maisons sont en construction, en attendant ils logent dans un dépôt du vieux Misserghin. Le colon Antoine Simon, aidé de son épouse comme manœuvre construit sa maison en pierre de tuf et terre rouge en guise de mortier : une salle de 8 m sur 5 avec une grande cheminée. Des cloisonnements en roseau recouverts de boue séparaient les pièces; le toit était une couverture d'ajoncs ramassés dans les marais au bord du lac; le sol était en terre battue. L'écurie et les magasins à provisions jouxtaient l'habitation. Faute de matériel, pour édifier la partie supérieure de la maison, les époux Simon durent grimper sur des souches de palmiers nains entassés au pied des murs. Les premiers colons durent défricher sous le soleil torride avec des techniques rudimentaires, le fusil sur l'épaule à cause de l'insécurité et des maraudeurs. Les hyènes venaient la nuit jusque dans le village. La mortalité est effrayante par la mauvaise alimentation et l'eau non potable. Le paludisme à l'état endémique ne disparut que vers 1930 ! Le choléra de 1849 fit de nombreuses victimes. Les nombreux orphelins furent accueillis dans l'orphelinat qui venait d'être créé. En fait une grande différence existait entre le vieux Misserghin, où, autour des soldats s'étaient créé des commerces, des cafés et des "industries peu morales", la vie y était plus facile qu'au nouveau village, mal situé, en proie à toutes les difficultés et dont la population agricole laborieuse était plus pauvre.

Les colons d'origine germanique et Alsaciens, luxembourgeois, Lorrains s'adaptèrent mal au climat : les maladies et l'abus de boissons les décimèrent. Au contraire, les Espagnols originaires de la région de Valence, habitués aux méthodes du jardinage dans les huertas de leur province, sobres et robustes s'adaptèrent très bien. La colonisation d'origine française fut la plus importante sans que l'on puisse chiffrer ceux qui s'établirent définitivement.

En 1851, le Gouverneur Général d'Hautpoul décide d'évacuer le camp des Spahis devenu inutile et il attribue la concession du camp à un religieux, le Père Abram pour y loger son orphelinat. Les cantiniers et les artisans craignirent la ruine et la Presse de France et d'Algérie s'émut de cet "empiètement clérical". Les esprits étaient tellement excités que le Général Pélissier, commandant de la Province d'Oran vint lui-même installer les religieux ! Dès lors Misserghin revint à sa vocation agricole mais l'Inspecteur de la colonisation note : "Misserghin est sans contredit le plus misérable de nos villages, ses habitants n'ayant pas toujours de quoi manger".

Le décret de création de la commune de plein exercice date du 31 décembre 1856. Il permit l'achat de terres et l'agrandissement des concessions d'anciens colons. Dès 1860, la colonisation s'arrêta : il n'y avait plus de terrains allotis disponibles à Misserghin. En 1863, 49 fermes égayaient les alentours du village. Les deux plus grandes étaient celles de Bonfort à Temsalmet et celle de Ramoger à Aïn-Béida.

On cultive l'orge, l'avoine et surtout le blé mais aussi on tente des cultures industrielles : la garance, le coton, le tabac; cela ne réussit guère aux colons, souvent par manque d'eau. La vigne apparaît au début du second Empire, elle devient en 1871 la 3ème culture du village après le blé et l'orge. Les cultures maraîchères s'accroissent et l'arboriculture se développe. Les colons pratiquent l'élevage pour les travaux agricoles et l'alimentation : bœufs, chevaux, moutons et chèvres, porcs et volailles. Mais il fallut faire face à une invasion de sauterelles en 1867, au choléra, à la sécheresse : les récoltes de 1868 furent compromises, les maladies et la famine n'épargnèrent ni les européens ni les indigènes. Le bétail mourait de faim.

Le problème de l'eau reste préoccupant; en 1853, l'Etat achève les travaux de canalisation amenant l'eau au village et dans les jardins. En 1855, les Frères construisent le Moulin St Joseph et captent 4 sources qui desservent les moulins, les établissements religieux et le village. Un syndicat des eaux fut créé le 7 avril 1865 : Il prenait à sa charge les aqueducs, abreuvoirs, lavoirs et fontaines.

Le culte était célébré dans la chapelle de l'orphelinat de garçons. Une église devenait nécessaire par l'accroissement de la population. L'Evêque d'Alger exigea qu'elle s'élève entre les deux villages, donc sur une propriété Aujoulet, ce qui donna lieu à d'infinies tractations. Enfin le terrain fut acheté et remis le 11 juillet 1859 à la commune de Misserghin. La construction de l'Eglise fut achevée en 1863.

L'importante colonie protestante du village possédait un Temple au village neuf, desservi par le Pasteur Phrimmer.

Au contact des Européens, les Indigènes améliorèrent leurs méthodes de cultures, commencèrent à manier les charrues et les faux.

L'histoire de l'Orphelinat du Père Abram fera l'objet d'un article particulier en raison de son importance.

Le vignoble prit une grande extension dans les années 1880-1890. Pour planter la vigne, les agriculteurs firent appel à des Espagnols souvent de Melilla (Maroc), groupés en équipes ou cuadrillas de 8 à 40 hommes, sous la conduite d'un cabo. Ils venaient pour les moissons, puis en hiver, défrichaient la terre et plantaient les vignes : On se souvient des équipes "Gabriel" et "Alphonso". Mais le phylloxéra atteignit le vignoble en 1905. La reconstitution en porte-greffe américains fut longue et onéreuse. Les principales variétés cultivées étaient la Grenache ou Alicante, le Cinsault, le Carignan et le Merseguera.

Parallèlement se poursuit la culture des arbres fruitiers et en particulier les agrumes. Le clémentinier sera découvert en 1892 par le Père Clément dans la pépinière de l'orphelinat. Une autrucherie fut créée par le Sieur Crépu, Capitaine en retraite dans sa propriété du Ravin de la Vierge. Si la viande et les œufs ne furent guère rentables, la vente des plumes très à la mode rendit prospère cet élevage peu banal.

Un seul homme est à l'origine de l'immigration de plusieurs familles italiennes à Misserghin : Jean-Baptiste Monticelli, natif de Gênes, poussé par le besoin, vint en balancelle à Oran où il se fixa comme entrepreneur de transport de sable à dos de mulet. Très travailleur il acheta des terres à Misserghin et engagea plusieurs membres de sa famille à quitter l'Italie et à le rejoindre au village. Ce noyau s'acclimata aisément et se multiplia.
L'élément Espagnol prédomine parmi les étrangers. La communauté juive reste modeste : 34 membres. La guerre de 14-18 brise l'évolution démographique croissante du village, et l'épidémie de typhus de 1920 fit de grands ravages surtout chez les Indigènes.

En 1878, le Domaine concède à la commune 2 lots de 9,90 ares pour les écoles et de 33,20 ares pour la Mairie. Ces bâtiments furent construits en 1882, au nouveau village; l'emplacement avait été fixé en 1844 : 38 ans de tergiversations ! Une école fut ouverte, au début du siècle au Vieux village, pour les Indigènes. Peu d'élèves la fréquentaient en raison de l'éloignement des douars et du peu d'intérêt à l'égard de l'instruction. La gendarmerie qui existait depuis la création du Centre se trouvait en 1879 en face de l'Eglise. Elle fut transférée à la fin du 19ème siècle à proximité du Nouveau Village.

Un service de diligence Oran-Misserghin fut créé par Joseph Aubiau. Celle d'Aïn-Témouchent faisait halte devant l'auberge du village. La voie ferrée Oran-Aïn-Témouchent fut créée en 1887. L'agriculture et les relations humaines s'en trouvèrent améliorées. En 1910, le service des véhicules à chevaux était assuré par Cyprien Rabanit pour 0,50 F; César Sabatier et le sieur Rodriguez qui lui succédèrent créèrent vers 1920 le service des cars.

"La Lyre", société de musique était dirigée au début du siècle par les Frères, suivant la tradition instituée par le Père Abram, lorsque les orphelins sortaient tous avec un bagage musical de l'établissement. Longtemps le chef de musique fut le Frère Bertrand. Les gens du village participaient à "La Lyre".

Aux environs de 1900, M. Le Men, ingénieur, M. de la Haule et M. Bergeron, pharmacien fondèrent la société de gymnastique : "La jeunesse misserghinoise" avec une clique.

Il semble que la tradition de la mouna s'installa vers 1880-85, les lundis de Pâques et de Pentecôte, au Ravin de la Vierge, à proximité de la grotte. Oranais et villageois arrivaient entassés dans des charettes, joyeux, fredonnant une chanson en patois valencien : "Viva la mouna de Misserghin". Ils pique-niquaient à l'ombre des thuyas, des caroubiers, des pins et des buissons. Souvent un gigantesque riz était préparé et dégusté sur place. La fête du Village avait lieu en septembre, après les vendanges; elle commençait le samedi soir par une retraite aux flambeaux, avec la clique, les torches, la société de gymnastique en tenue, bannière en tête, La Lyre et la marmaille brandissant les lampions. La place était décorée de lampions et éclairée à l'acétylène. Un manège de chevaux de bois, des jeux de roulette et d'argent faisaient la joie de tous. Des jeux, des courses de chevaux étaient organisés soit sur la Sebkha soit sur un terrain près de la Gare. La société de musique donnait un concert, comme tous les dimanches d'ailleurs; Un grand bal donné sur la place par un orchestre composé de misserghinois clôturait les festivités.

Les vignobles prenaient une grande extension. Une cave coopérative fut créée en 1933. Elle permit aux petits vignerons généralement mal outillés de faire vinifier leur production, de la loger et de la vendre ainsi que les sous-produits.

En 1937, une nouvelle poste fut créée pour 147.000 F. Elle était propriété de la commune en accord avec le Gouvernement Général. Les P.T.T. louaient le bâtiment pour 9.000 F par an, avant de le racheter en 1957. L'électrification du village fut achevée quelques années après la guerre.

Cependant l'exode des Européens vers la ville s'accentue : La diminution de la population est de 200 personnes entre les recensements de 1921 et de 1926. Celui de 1932 marque encore une regression de 100 personnes et accuse l'effrayante mortalité causée par une épidémie de fièvre typhoïde de novembre 1927 à janvier 1928. En 1936 la population était remontée à 1.956 grâce à l'immigration de réfugiés espagnols à la fin de la guerre civile.

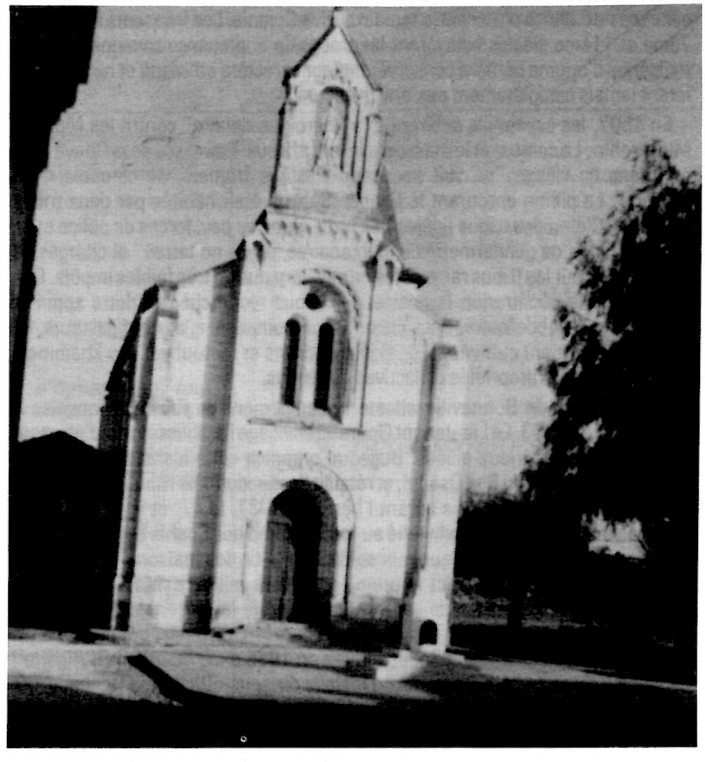
Le douar communal est situé à 1 km environ du village sur une hauteur. C'est un emplacement excellent mais la source la plus proche est à 1.200 m en contrebas. L'eau fut captée et amenée au douar en 1936. La population s'enrichit de nombreux marocains venus surtout du Rif. Une meilleure hygiène, les soins médicaux gratuits atténuent la mortalité infantile ainsi qu'une amélioration notable de l'alimentation par la création de jardins potagers et la production de pommes de terre.

Pendant la seconde guerre mondiale, de nombreux hommes partirent sous les drapeaux; l'essor économique du village s'en trouva ralenti. Le ravitaillement était précaire et insuffisant. Les américains débarquèrent aux Andalouses le 8 Novembre 1942 et se dirigeant sur Oran par Bou-Tlélis arrivèrent à Misserghin où un bref combat eu lieu. Quelques obus tombèrent sur le village — dont un dans le verger de la ferme de mon père, M. Herelle — Un officier américain fut tué dans son char, un deuxième périt dans la chute de son avion. L'armée américaine s'installa dans les fermes de la plaine. Beaucoup d'hommes, remobilisés, délaissèrent à nouveau les champs. Ils revinrent en 1945 et reprirent leurs travaux; une coopérative de travaux agricoles fut créée en 1947. Equipée d'un matériel moderne, tracteur et outillage nécessaire à la polyculture, elle mettait à la disposition des petits agriculteurs le matériel employé pour l'exploitation des grands domaines. En 1956, elle groupait 44 adhérents. Les grands domaines étaient l'exception : la famille Saint-Pierre possédait 175 ha de vignes et 42 ha d'agrumes; la Société du Domaine Perrier, propriétaire de l'Echo d'Oran totalisait 200 ha de vignes et 25 d'agrumes. La moyenne et la petite propriété sont la règle. La presque totalité de la récolte était écoulée en Métropole. L'O.F.A.L.A.C. contrôlait sévèrement la qualité et le calibrage des agrumes.

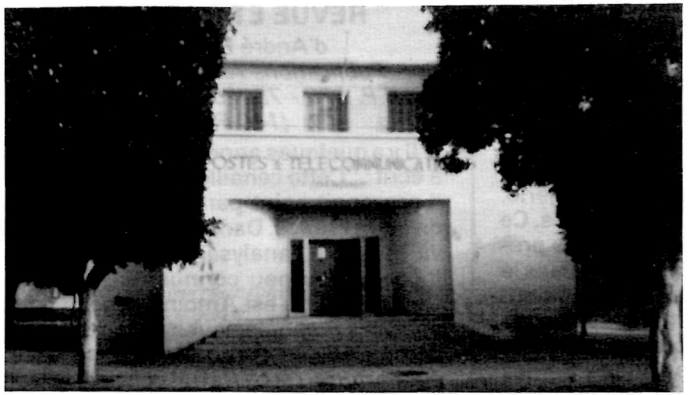
L'olivier était une culture d'appoint. Celle de l'artichaut avait pris une grande importance, car celui-ci arrivait sur les marchés de métropole avant celui de Bretagne.

Entre 1950 et 1957 de considérables embellissements sont apportés au village : marché, église, réfection du réseau électrique des rues du village, appareil de javellisation, trottoirs, nouvelle mairie, place de la mairie et grande place, nouvelle stèle du monument aux morts, cimetière, création de classes à l'école de filles et de garçons et au douar communal.

Le Centre médico-social construit en 1960 est à la sortie ouest du village.



L'Eglise de Misserghin



La Poste de Misserghin

En 1959 est réalisée la première tranche de travaux de la mosquée, financée par une souscription présentée par le caïd et le président de la djemaa. Quatres autres douars étaient fixés sur le territoire de la commune : Le douar Bouachria, le douar Benaïssi, le douar Bekkarraz et le douar Salah. A la tête du douar se trouvait le chef de douar nommé par le maire et responsable devant lui. Il ne pouvait être membre de la djemaa. Celle-ci représentative de tous les douars de la commune était composée de membres présentés par le chef de douar en accord avec le caïd, désignés par le Maire, approuvés par le Préfet. Elle se réunissait plusieurs fois par an, discutait des intérêts de chaque collectivité, présentait des initiatives, des doléances ou des réclamations justifiées par les circonstances et les besoins nouveaux. Les questions simples étaient résolues par le Maire, les cas spéciaux par le Préfet, les autres cas par une délibération du Conseil Municipal. Les fonctions de chef de douar et de membre de la djemaa étaient bénévoles. Le caïd représentait l'intermédiaire et le lien entre le président de la djemaa et le Maire pour les affaires courantes.

Les années passant les Indigènes descendaient volontiers des douars vers le village. Les gourbis en pisé et même en pierre avaient pris la place des tentes. Beaucoup venaient habiter le Vieux Village où ils faisaient régner une animation constante. La plupart des Européens habitaient maintenant le Nouveau Village. Mais là aussi, les Indigènes devenaient de plus en plus nombreux. En 1957, un collège d'enseignement général ouvrit ses portes; il comptait en 1962 une centaine d'élèves. Le contact était quotidien entre les deux communautés. L'ouest de l'Oranie resta à l'écart de la première flambée de terrorisme et Misserghin resta à peu près calme à l'exception de quelques fermes brûlées par les fellaghas — dont celle de mon père le 13 novembre 1960 — Les habitants des douars durent plusieurs fois être évacués sur le village car ils répugnaient à aider la rebellion et craignaient les représailles. Mais après les accords d'Evian l'atmosphère changea et une certaine hostilité se manifesta au travers de l'arrogance des femmes musulmanes. Plusieurs arabes pro-français furent assassinés et le 5 juillet 1962 plusieurs misserghinois furent enlevés ou assassinés.

"Quand le drapeau français cessa de flotter sur leur terre, les misserghinois prirent le douloureux chemin de l'exil. Ils quittèrent sans espoir de retour ce bourg inondé de soleil, ce vignoble où le raisin mûrissait déjà, ces vrais vergers, le petit clocher qui rythmait la vie du village. Jamais plus ils ne s'égayeraient près de la grotte, les jours de mouna. Ils disaient adieu aux parties de boules animées, aux mémorables tournées d'anisettes. Ils oubliaient les bagarres électorales, les partis-pris passionnés pour ne songer, le cœur lourd, qu'à la terre arrosée de leur sueur, à la maison familiale, aux cimetières où dorment les ancêtres, à ce pays qui était le leur".

Ces mots de Mme Annie Blanc disent bien le désarroi qui fut le nôtre.

Nous aurons l'occasion de revenir à Misserghin pour évoquer quelques personnalités du village et quelques souvenirs; nous prions instamment tous les anciens Misserghinois de nous écrire pour nous donner la liste des Maires que nous n'avons pas, les noms des Curés de la Paroisse et d'autres détails sur des personnalités marquantes du village que nous pourrions oublier. Merci d'avance.

Geneviève DE TERNANT